

## Quand le monde bascule

*Le livre de la douleur et de l'amour* de Juan David Nasio, Payot,  
« Petite Bibliothèque Payot », 312 p.

David Benhaïm

Number 201, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18738ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Benhaïm, D. (2005). Quand le monde bascule / *Le livre de la douleur et de l'amour* de Juan David Nasio, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 312 p. *Spirale*, (201), 41–42.

# QUAND LE MONDE BASCULE

LE LIVRE DE LA DOULEUR ET DE L'AMOUR de Juan David Nasio  
Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 312 p.

« **E**N SOI, la douleur n'a nulle valeur ni signification. Elle est là, faite de chair ou de pierre, et cependant, pour l'apaiser, nous nous devons de la prendre comme l'expression d'autre chose, de la desceller du réel en la transformant en symbole. » Curieusement, ni Freud ni Lacan n'ont consacré d'étude spécifique à la question de la douleur. Nous pouvons glaner quelques réflexions éparses à travers l'ensemble de leurs œuvres, mais elles ne suffisent pas à cerner le phénomène dans toute son ampleur ni à en comprendre les mécanismes. Rares sont les psychanalystes qui se sont, par la suite, penchés sur la question. Comme l'écrivait Pontalis, « certains auteurs paraissent n'accepter qu'avec réticence l'introduction de la notion de douleur psychique dans le champ psychanalytique ». Pourtant, la situation analytique « met en présence deux êtres : l'un qui souffre et l'autre qui accueille la souffrance ». Le projet de Juan David Nasio est d'élaborer une véritable métapsychologie de la douleur saisie sous son double aspect physique et psychique. « La douleur mentale n'est pas nécessairement pathologique ». Aux yeux du psychanalyste, elle est « le signe incontestable du passage d'une épreuve ». Nasio fait de la séparation le paradigme de l'épreuve de la douleur. Lorsqu'un objet auquel nous étions intimement liés nous quitte « subitement et définitivement », notre monde bascule, s'effondre. Cette séparation nous contraint à nous reconstruire. Nous avons à nous reconstituer sans l'objet, à réaménager notre espace psychique. Ce qui apparaît alors comme constitutif de notre être n'est pas l'objet, mais le lien qui nous unissait à lui.

« Le deuil de l'aimé est en effet l'épreuve la plus exemplaire pour comprendre la nature et les mécanismes de la douleur mentale. » Il ne faudrait cependant pas penser que la douleur psychique est un sentiment exclusivement provoqué par la perte d'un être aimé. La douleur de l'abandon, celle de l'humiliation ou celle de la mutilation sont autant de douleurs psychiques « d'amputation brutale d'un objet aimé, celui auquel nous étions si intensément et durablement liés qu'il réglait l'harmonie de notre psychisme ». Il en résulte qu'« il n'est de douleur que sur fond d'amour ». Pour explorer ce lien entre amour et douleur, Nasio rappelle cette phrase de Freud dans *Deuil et mélancolie* : « l'endeuillé sait qui il a perdu, mais ne sait pas

ce qu'il a perdu en perdant son aimé. » C'est autour de ce « ce » inconnu que va tourner sa réflexion : « En quoi consiste le "ce" qui se perd lorsque nous perdons l'élui ? Qu'est-ce qui unit deux êtres pour que l'un d'eux souffre si profondément de la fin subite de l'autre ? » Répondre à ces questions implique un détournement par l'être que nous aimons, l'élui. Qui est-il, cet être « unique » et « irremplaçable » ? C'est un mixte de cette personne vivante, charnelle qui se tient devant nous, de ce corps désirant d'où proviennent les excitations qui éveillent notre désir et le stimulent et de son double interne en nous. Comment transformons-nous cet être extérieur en un double interne ? Lorsqu'une personne nous séduit, son image envahit progressivement notre psychisme ; nous nous attachons à elle et nous l'incorporons. « Nous l'enveloppons d'une multitude d'images superposées, chacune chargée d'amour, de haine et d'angoisse, et nous la fixons inconsciemment à travers une multitude de représentations symboliques, chacune rattachée à un aspect d'elle nous ayant marqué. » Nasio utilise l'image du lierre qui grimpe le long des murs jusqu'à les recouvrir pour exprimer comment l'ensemble des images recouvrent la personne et la lient à nous, la transformant ainsi en double interne. C'est ce qu'il appelle « fantasme » et qu'il définit comme « le nom que nous donnons à la soudure inconsciente du sujet avec la personne vivante de l'élui. Cette soudure opérée dans mon inconscient est un alliage d'images et de signifiants vivifiés par la force réelle du désir que l'aimé suscite en moi, que je suscite en lui, et qui nous lie ». Quelle est la fonction de ce fantasme ? Il contient la poussée du désir, la dompte, l'empêchant ainsi d'atteindre la satisfaction absolue. L'expression désordonnée du désir, son débordement constituent le danger contre lequel le fantasme nous protège ; autrement, nous serions livrés au chaos pulsionnel. « Dès lors, le fantasme installe l'insatisfaction et assure l'homéostasie du système inconscient. » Nous arrivons à cette conclusion paradoxale que l'être que nous aimons le plus, l'élui, est celui qui nous insatisfait le plus.

## Fantasme, désir, manque

Pour le comprendre nous allons interroger le fonctionnement psychique ordinaire.

Que constatons-nous ? Qu'il est régi par le principe de déplaisir/plaisir. Sa fonction est de réguler l'intensité des tensions pulsionnelles afin de les rendre tolérables. Le psychisme est soumis à une stimulation ininterrompue qui entretient un niveau de tension pénible que l'appareil psychique tente d'abolir sans y parvenir. C'est ce que Freud appelle « déplaisir ». La décharge de cette tension se nomme plaisir, mais elle n'est jamais complète ; le plaisir est toujours un plaisir partiel. Ce qui veut dire que dans son fonctionnement normal le psychisme reste soumis au déplaisir. Si nous appelons *désir* cette tension déplaisante vue en mouvement, toute orientée vers un but idéal, celui de parvenir au plaisir absolu, c'est-à-dire à la décharge totale, nous dirons que le système inconscient se définit par l'état tolérable d'insatisfaction d'un désir qui ne parvient jamais à se réaliser totalement. Autrement dit, tout au long de notre existence, nous serons en état de manque. Le manque est un pôle organisateur du désir. Par contre, si l'insatisfaction, quoique vive, demeure supportable, le désir persistera actif et le système psychique demeurera stable. En revanche, si la satisfaction ou l'insatisfaction sont excessives, le désir s'effondre, perd son axe et la douleur survient. Cette analyse nous renvoie à l'hypothèse qui traverse le livre : la douleur exprime la turbulence des pulsions dans le domaine du Ça. Comment maintenir ce manque ? Comment entretenir une insatisfaction supportable qui maintiendrait vivant le désir ? C'est là qu'intervient l'aimé, qui va jouer le rôle d'objet insatisfaisant et partant, celui de pôle organisateur du désir. Si, dans la vie, nous entretenons l'illusion que l'aimé a le pouvoir de nous satisfaire pleinement et de nous procurer du plaisir, cela n'est plus vrai au sein de notre inconscient où il nous assure la consistance psychique par l'insatisfaction qu'il fait naître et non par la satisfaction qu'il procure. En fait, il ne peut ni ne veut, affirme Nasio, nous satisfaire pleinement. Étant humain, il ne peut pas, et étant névrosé, il ne veut pas. C'est-à-dire qu'il est à la fois l'excitant de mon désir et l'objet qui ne le satisfait que partiellement. Par l'insatisfaction qu'il nous procure, il recentre notre désir. Des deux présences de l'élui — charnelle et fantasmée —, laquelle prédomine ? C'est la seconde : le

fantasme détermine nos comportements, nos jugements, nos attitudes, nos sentiments à l'égard de l'aimé. C'est à travers son prisme déformant que nous parvenons à le saisir. Mais si l'existence fantasmée de l'élue est plus importante que son existence extérieure, il va de soi que cette dernière est indispensable pour alimenter le fantasme; elle constitue le socle sur lequel repose et s'épanouit l'objet fantasmé. En effet, l'autre est d'abord un corps habité par des désirs qui viennent stimuler notre propre désir qui, à son tour, alimente le fantasme. Ensuite, ce corps de l'élue dans son allure singulière projetée au sein de notre psychisme deviendra le support de nos propres images de lui. Sans la personne vivante, nous assisterions à l'écroulement du fantasme et au retour du chaos pulsionnel avec la douleur qui l'accompagne. Mais si l'aimé est une telle source d'excitations pour nous, que suis-je, moi et mon corps, pour son fantasme à lui? Il sera pour nous ce que nous sommes pour lui.

## Réel, Imaginaire, Symbolique

Pour mieux cerner ce « ce » que nous perdons quand la personne vivante vient à disparaître, une lecture plus affinée du statut fantasmé de l'aimé et de ses modes de présence dans l'inconscient s'impose. Pour ce faire, Nasio va recourir aux trois catégories lacaniennes du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Il ne cache pas les difficultés conceptuelles que soulève la présence réelle — au sens lacanien — de l'autre dans l'inconscient. « *Le "réel" ne désigne pas une personne mais ce qui, de cette personne, éveille dans mon inconscient une force qui fait que je suis ce que je suis et sans laquelle je ne serais plus consistant.* » Le réel, c'est à la fois la vie, la force de vie qui met le corps de l'aimé en mouvement, qui le pénètre de part en part, mais c'est aussi cette force qui nous traverse et anime notre inconscient. Impossible de distinguer ces forces dans la mesure où elles constituent une sorte d'« *axe vital et impersonnel qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre des partenaires.* ». Aucun symbole ni représentation ne sauraient les signifier. Le réel, c'est ce qui résiste absolument à toute symbo-

lisation. « *Le réel, c'est l'irreprésentable [...] l'autre réel [...] est cette force impérieuse et inconnue qui donne corps à notre lien et à notre inconscient.* » Mais qu'en est-il du statut symbolique de l'élue? C'est le rythme de cette force. Le désir n'est pas une poussée impétueuse qui s'exprimerait par une sorte de débordement impossible à contenir; c'est plutôt « *un mouvement centripète et rythmé par une succession plus ou moins régulière de chutes et de montées de tension.* ». Le rythme est en effet « *une structure symbolique organisée comme une suite de temps forts et de temps faibles répétés à intervalles réguliers.* ». Ces variations rythmiques sont symboliques parce qu'elles sont représentables « *comme une alternance d'intensités fortes et d'intensités faibles, suivant un tracé de pics et de creux.* ». Nasio avance l'hypothèse que la présence symbolique de l'autre dans notre inconscient est un « *rythme, un accord harmonieux entre son pouvoir excitant et ma réponse, entre son rôle d'objet et l'insatisfaction que je ressens.* ». Si nous vivons l'autre comme irremplaçable, c'est parce qu'il épouse le rythme de notre désir : « *Ainsi la cadence de son désir s'harmonise-t-elle avec ma propre cadence, et chacune des variations de sa tension répond-elle en écho à chacune des miennes.* ». L'autre symbolique est un rythme qui condense la personne vivante et charnelle, la force qui excite et donne corps au lien et l'objet d'insatisfaction que l'aimé est pour nous. De cet autre, nous avons aussi en nous une image interne qui s'étaye sur son corps vivant : c'est sa présence *imaginaire* dans l'inconscient. Cette image, en même temps qu'image de l'autre, joue le rôle d'un miroir qui capte les images de nous-même et donne naissance à un affect : « *Le moi s'aime, se hait ou s'angoisse lorsqu'il perçoit sa propre image renvoyée par le miroir intérieur.* » La référence au miroir nous rappelle que, dans la pensée lacanienne, l'ordre imaginaire est intimement lié à la formation du moi dans le stade du miroir. Illusion, fascination, séduction, captation sont des connotations inséparables de l'imaginaire. L'image captive et capture, exprimant ainsi son double pouvoir de séduire, mais aussi d'emprisonner le sujet dans une sorte de fixation mortifère.

Ce long détour nous permet de comprendre ce « ce » que nous perdons lorsque la personne de l'aimé disparaît. En effet, l'élue

n'est pas seulement une personne, mais un fantasme dont la fonction est de réguler l'intensité de notre désir, c'est-à-dire notre insatisfaction. Il est ce qui soude inconsciemment le sujet à la personne vivante de l'aimé. Il est à la fois « *formation intrasubjective et intersubjective : l'aimé est une partie de nous-mêmes que nous appelons "fantasme inconscient"; mais cette partie n'est pas confinée à l'intérieur de notre individualité, elle s'étend dans l'espace de l'entre-deux et nous attache intimement à son être.* » Nous pouvons dire la même chose de l'aimé dont le fantasme qui nous représente l'attache à nous. Le fantasme ou l'inconscient qu'il manifeste n'est donc pas une formation qui appartiendrait à l'un ou à l'autre des partenaires, il leur est commun, « *un bâti psychique, [...] invisible, dans l'espace de l'entre-deux et qui repose sur le socle que sont les corps vivants des partenaires.* ». C'est cet édifice fantasmatique qui s'écroule lorsque l'aimé disparaît. Ce « *corps qui peu à peu s'approchait, se positionnait et s'ajustait aux battements de mon rythme n'est plus.* ». En le perdant, nous sommes privés à jamais d'une des sources nourricières de la force de notre désir mais aussi de ce qui soutenait ce miroir qui reflétait nos images. Nous perdons surtout ce rythme qu'est l'autre symbolique : « *quand il n'est plus là, quand le rayonnement de son être vivant et désirant n'est plus là, et que mon désir se voit privé des excitations qu'il savait si bien éveiller, je perds certainement une infinité de richesses, mais je perds surtout la charpente de mon désir, c'est-à-dire sa scansion et son rythme.* » Qu'est-ce qui provoque la douleur lorsque l'élue disparaît? Est-ce la perte de la personne de l'être aimé? Est-ce son absence? Ce sont les effets de son absence qui nous font souffrir, « *le bouleversement interne engendré par la désarticulation du fantasme de l'aimé.* ». La douleur que nous éprouvons est une réaction à la rupture qui a lieu au-dedans de nous dans ce fantasme qui se défait, « *laissant le sujet livré sans recours à une tension ultime du désir, un désir sans fantasme sur lequel s'appuyer, un désir en errance et désaxé.* ». Cette rencontre du sujet avec un désir nu, affolé, sans étayage ni médiation, qui le plonge dans le désarroi, tel est le visage de la douleur psychique.

David Benhaïm